

LA CAUSE PROVENÇALE

ET

FRÉDÉRIC MISTRAL

A PROPOS DES FÊTES DE MONTPELLIER

PAR

Eugène TAVERNIER

Conseiller à la Cour d'Appel.



AIX

IMPRIMERIE MARIUS ILLY, RUE DU COLLÈGE, 20

1875

LA CAUSE PROVENÇALE
ET
FRÉDÉRIC MISTRAL

A PROPOS DES FÊTES DE MONTPELLIER

PAR

Eugène TAVERNIER

Conseiller à la Cour d'Appel.

Aix

1875

A PROPOS DES FÊTES DE MONTPELLIER

Lorsque, il y a près de 25 ans, quelques vaillants esprits, à la tête desquels se trouvait Roumanille, entreprirent de faire revivre la langue provençale, il y eut, dans le midi de la France un sentiment général de sympathie pour ces aimables poètes qui chantaient des airs si mélodieux et si doux dans la langue de nos pères. La fibre patriotique vibra,, et nous fûmes fiers et heureux de voir, en Provence, se renouer la tradition des troubadours, et notre idiome maternel reprendre toute sa grâce, toute son énergie. Était-ce l'aurore d'une nouvelle période littéraire? ou plutôt ne devions-nous voir dans cette brillante éclaircie que les derniers beaux jours d'une littérature expirante? Les moins enthousiastes partageaient cette dernière impression. Et pourtant les congrès d'Arles et d'Aix vinrent accentuer ce mouvement de régénération, et l'impulsion donnée produisit des résultats inespérés. Le petit groupe d'élite conduit par Roumanille, ce poète à l'âme ardente, au cœur généreux et chrétien, aux accents entraînants,- devint bientôt une pléiade de jeunes félibres dignes de leur chef, qui montrèrent à la France entière que l'arbre provençal était plein de sève et que ses vigoureux rejetons ne demandaient que de l'air, de la lumière et de la liberté pour pouvoir étaler la riche et abondante moisson de fleurs écloses au chaud soleil de notre Midi. Les félibres eurent alors leur tribune et leur organe officiel. Sous un titre modeste, l'Armana provençau devint le lien puissant qui réunit les aspirations et les efforts de ces âmes hardies qui protestaient avec courage et éloquence contre l'oppression de la langue maternelle.

Cette publication annuelle donna de la cohésion, de l'unité aux travaux de la pléiade, et une direction habile, intelligente, vint couronner tant d'ardeur par un succès qui surprit même les plus convaincus. Ce qui contribua ainsi à activer cette impulsion, ce fut, la communauté de sentiment et d'impression établie entre les collaborateurs de l'Armana et les populations méridionales plus rapprochées d'Avignon, centre du mouvement. Nos félibres parlaient leur langue aimée, trop longtemps condamnée à de moins nobles usages. Aussi, en pénétrant dans les mas, dans les champs et les montagnes, ce petit livre qui s'adressait dans un idiome familier aux instincts les plus élevés de l'âme, en même temps qu'il inspirait l'amour du bien, répondait au besoin le plus impérieux pour tout cœur provençal, l'amour du foyer et de la langue maternelle. Tout le monde connaît l'influence heureuse qu'eut et qu'a encore cette publication au point de vue social. Nos modernes troubadours maintinrent dans le cercle de leurs lecteurs, qui alla tous les jours s'agrandissant, les traditions de foi et de patriotisme, et nos campagnes furent préservées de ces doctrines matérialistes et impies qui devaient être si funestes à la France.

Mais le réveil de la littérature des félibres déjà si riche de l'œuvre de Roumanille, d'Aubanel, de Gant et de tant d'autres charmants poètes, allait bientôt, par un coup d'éclat, signaler au monde intellectuel la vitalité et la puissance de la langue provençale. A une époque où l'inspiration élevée semblait faire défaut à la France poétique, une œuvre excita dans l'Europe entière un cri d'admiration, Le plus grand poète français, avec le prestige et l'autorité de son nom, Lamartine, fit connaître à la France étonnée un génie inspiré, chrétien, original, qui, venait, dans une langue, jusqu'alors méprisée, de s'élever aux plus hautes cimes de l'idéal en chantant les amours d'une jeune fille de Crau. Frédéric Mistral était plus

qu'un poète. En invoquant, le Christ pour enflammer ses chants, il affirmait en même temps que sa foi de chrétien sa foi en la cause provençale. Comme un preux d'autrefois, il combattait pour Dieu et la patrie: pro aris et focis, et l'arme dont il se servait, sa Durandal à lui, c'était sa belle langue grandie par son pur et mâle génie, dans un siècle de scepticisme, où la théorie de l'art pour l'art menace d'arrêter tout essor, d'éteindre toute flamme, comment s'étonner qu'un homme de foi ait été animé d'un souffle si ardent qu'il ait atteint les sommets les plus élevés. Mirèio n'était pas seulement pour lui la création aimée de ses rêves. Son poème, c'était la Provence, abaissée maintenant, qu'il voulait relever en gloire et en honneur.

Vole qu'en glòri fugue aussado,

Désormais nostro lengo mespresado S'imposait à l'admiration des plus indifférents. Les longs siècles d'oppression étaient secoués par cette parole énergique qui revendiquait pour sa langue le rang légitime qu'elle méritait. Dans Calendau, ce livre d'or de la Provence, ainsi que l'a si bien dit M. Claudio Jannet (Gazette du Midi du 11 mars 1875), cette idée s'accroît encore davantage; elle prend un caractère plus fier et plus viril. Cette fois c'est l'âme de la Provence elle-même que Mistral invoque au début de son œuvre magistrale c'est avec l'accent inspiré du prophète qu'il s'écrie:

Pèr la grandour di remembranço,
Tu que nous sauves l'esperanço,
Tu que dins la jouinesso e plus caud e plus bèu,
Mau-grat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire:

Amo de longo renadivo,
Amo joulouso e fièro et vivo,

.....

De la patriò, amo piouso,
T'appelle! Encarno-te dins mi vers prouvençau,

Nous n'avons pas à apprécier ici ces deux poèmes qui ont valu à leur auteur plus de couronnes et plus de renommée que n'en obtinrent jamais, durant leur vie, les plus illustres poètes des temps passés, Disons seulement, et cela rentre dans le cadre de notre article, qu'il ne fut pas séduit par les enivrements de la gloire.

Aux ovations parisiennes, aux triomphes, de la Catalogne, à une situation brillante qui aurait tenté de moins robustes, il préféra sa solitude de Maillane, soun endré, le berceau de ses inspirations, le lieu où s'épanouit et se développa sa grande âme. Le premier, il résista à cette loi fatale qui entraîne dans le grand centre parisien les gloires de la province.

Ni les succès, ni les séductions de toute nature n'avaient pu dompter ce caractère si fier et si modeste à la fois. Il se devait tout entier à sa cause, et les lauriers qu'il avait moissonnés si abondants, ce n'était pas pour les placer sur son front: son ambition était plus haute.

C'était la Provence, sa belle langue immortelle que le poète voulait voir couronnée aux acclamations du monde entier. On s'explique maintenant ce mélange de timidité et de hardiesse, de douceur et d'énergie qui fait l'originalité de la personne de Mistral rougira modestement si on loue le poète et priera ceux qui l'approchent de, supprimer toute qualification élogieuse. Mais parlez-lui de sa Provence, de sa cause, alors il est tout feu. Il redevient le preux vaillant, plein d'ardeur qui s'apprête au combat et qui donnera sa vie, s'il le faut, pour le succès de son idée. Pour mieux assurer le triomphe de sa foi provençale, suivant les nécessités de la lutte, il descendra des hauteurs de J'idéal: faisant violence à ses inspirations de poète, il consacra les belles années de sa vigoureuse jeunesse à des travaux abstraits de philologue.

Depuis plusieurs années Mistral prépare un dictionnaire provençal qui sera comme le code général des langues romanes. Ces longs et arides, travaux n'ont pas effrayé une nature impressionnable et sensible comme la sienne.

L'idée l'a encore soutenu, et plus encore que de Mirèio et de Calendau, il sera fier d'une œuvre qui, restituant au provençal des principes et des traditions oubliés, donnera à sa chère langue plus de fixité, et l'autorité que le génie peut imposer, mais que la règle seule maintient.

L'année dernière un évènement mémorable vint seconder et activer encore davantage le mouvement du Félibrige. Par son intelligente et sa puissante initiative, un de nos compatriotes, M. de Berluc-Perussis, avait provoqué, à l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque, des fêtes littéraires qu'Avignon sut rendre splendides.

Là encore, le rayon de la cause félibresque s'étendit et, brilla d'un nouvel éclat.

Dans ce congrès international, la poésie provençale charma et séduisit les hommes éminents de France, d'Italie, et d'Espagne qui étaient accourus dans la vieille cité papale.

L'ombre de Pétrarque dut tressaillir d'entendre parler avec, tant d'élégance, de pureté et d'élévation la douce E langue de Laure, et les couronnes tressées avec les lauriers, de Provence durent paraître à l'immortel canzoniere plus chères encore que celle qui ceignit son front au Capitole.

M. Wallon se trouvait aux fêtes de Pétrarque, délégué par M. le ministre de l'instruction publique. En présence d'une littérature locale si riche en souvenirs, si pleine de sève et de vitalité, il reconnut lui-même la nécessité d'ouvrir enfin à notre Midi des chaires de langue provençale. Le Ministre ne peut que ratifier aujourd'hui les vœux exprimés l'année dernière par M. le délégué.

Il nous reste à parler de la société des langues romanes, fondée depuis quelques années à Montpellier. Le concours organisé par elle, qui s'est tenu ces jours derniers, a été l'occasion d'une manifestation des plus sympathiques à la cause des félibres. Le but de cette société est de favoriser la renaissance littéraire du Midi et d'étudier les différents dialectes romans de la France et du nord de l'Espagne. Des philologues, des historiens, des poètes se sont groupés dans le foyer scientifique du Languedoc, et la Revue qu'ils publient depuis plus de cinq ans a obtenu un succès qu'explique le mérite de ses collaborateurs. Elle a eu un double résultat heureux: elle a d'abord permis aux différents dialectes de la langue d'oc de se rapprocher et d'arriver ainsi à mieux comprendre leurs liens étroits d'affinité et leur commune origine. Elle a de plus appelé l'attention du monde savant, étranger au Midi, sur un mouvement digne, d'attention et d'intérêt. Les limites, trop restreintes, de cet article ne nous permettent pas de signaler ici, les remarquables travaux de M. Revillou, de M. de Tourtoulon, de MM. A. et P. Glaize et de ce groupe éclairé de la Revue qui a tant contribué à l'extension du mouvement de renaissance méridional.

Le 31 mars dernier le concours ouvert par la société des langues romanes avait lieu à Montpellier. Nous regrettons de ne pouvoir que mentionner quelques-uns des lauréats. Mr Félix Gras, un félibre de talent, a obtenu le 1er prix de poésie pour un poème en douze chants Li Carbounié, qu'à dit' appelé à un grand succès M. l'abbé Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, a été couronné pour une traduction provençale de l'Imitation. Enfin indiquons aussi les succès de nos compatriotes MM. de Gagnaud, de Berluc-Perussis, le comte de Villeneuve, et Frizet.

La double présidence d'honneur était échue à M. Egger, membre de l'Institut, et à Frédéric Mistral. Les journaux du Midi ont parlé de l'enthousiasme qui a dans ces fêtes et de la sympathie qu'ont rencontrée les félibres de la part des illustrations parisiennes qui avaient pris part à cette solennité. M. Bréal et M. Gaston Paris, professeurs au collège de France, avaient accompagné M. Egger à Montpellier. Leur présence était déjà une bonne fortune pour le félibrige, et l'idée provençale allait compter une conquête nouvelle. En effet, M. Egger qui n'est pas seulement un éminent helléniste et qui a publié, sur les langues romanes, des travaux pleins d'intérêt, rappelant les souvenirs de la Grèce, a, dans son remarquable discours, relevé avec beaucoup d'art et d'à-propos les rapports qui existent entre cette terre classique du beau et notre chère Provence. Pas plus que la Grèce qui lutta, malgré la diversité de ses dialectes, avec tant d'héroïsme et de courage, contre les Perses, la France, a-t-il dit, n'a rien à redouter de l'existence de deux langues.

M. Egger répondait ainsi aux craintes exagérées de quelques sceptiques provençaux qui? pour arrêter l'heureux essor de notre langue, affirment que ce dualisme se rait funeste à la France, après les mauvais jours que nous venons de traverser.

Mistral n'avait pas de meilleure occasion pour exposer et formuler le programme de ses aspirations, de ses vœux les plus chers.

L'autorité d'un juge aussi compétent et aussi impartial que M. Egger venait prêter à sa parole le concours le plus autorisé. N'avait-on pas reproché au chantre de Calendau, son excessif amour pour la Provence.

— Vous oubliez la France, lui disait-on, et le patriotisme provençal étouffe votre patriotisme français.

Mais qui donc au moment du danger, dans les leurs où la France meurtrie semblait sur le point d'expirer, qui donc éleva vers le ciel un chant plus inspiré, plus chrétien, en faveur de notre pauvre patrie? Lou Saume de la penitènci écrit en décembre 1870 est là meilleure réponse à ces malveillantes

objections. Déjà, l'auteur que nous citons tantôt (M. Claudio Jannet loc. cit.) les réfutait victorieusement quand il disait:

— Vous avez admirablement montré, contrairement à des accusations injustes, que le patriotisme local s'unissait tout naturellement à l'amour de la grande patrie et qu'il était sa base la plus solide.

Le fait capital de la réunion de Montpellier a été le discours, en provençal, que Mistral a prononcé avec une rare distinction et qui a provoqué dans l'assemblée les plus vifs applaudissements. L'auteur de *Mirèio* qui a tant gémi de l'oppression de sa chère langue, n'aspire pas à lutter contre celle de sa grande patrie, non. Il veut faire revivre, conserver la langue naturelle du midi de la France et du nord de l'Espagne.

— Malgré, dit-il, le respect dont on l'entouré maintenant dans le monde des lettres, la langue se perd de plus en plus dans les usages de la foule; on l'oublie à l'église, on la foule aux pieds à l'école, aquelo lengo d'O, grando voues istorico, mirau de nosto glòri que vous-autre courounas piòusamen.

Puis, avec un accent ému:

— La Franço, lou sabés, n'a pas toujours clina la tèsto subre soun cor doulènt; la Franço nosto maire es estado pèr tèms la rèino di nacioun, pèr lis art de la pas e pèr aquéli de la guerro..., mai, d,aquéu tèms, lou mounde vivié mai naturau, e l'on, avié, pas crento de parla coumo sa maire e l'on rougissié pas de soun vilage, e pèr ama la Franço noun èro necite de parla francihot; car que l'on s'apelèsse lou chivalié d'Assas o lou tambour d'Arcole, quand falié parti, l'on partié, e quand falié mourir, l'on mourié. Lou grand patriotisme nais de l'estacamen que l'on a per soun endré, pèr si coustumo, pèr sa famiho, e li meior soudard, créses-lou, soun pas aquéli que canton e que bramon après avé begu, es aquéli que plouron en quittant soun oustau.

— Si nous voulons relever, dit-il encore, notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes, la religion, tes traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays, et de province à province, de cité à cité, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur pour exalter diversement le nom de France.

L'enthousiasme qui a gagné tous ceux qui l'écoutaient, a dû causer à Mistral une émotion bien vive.

Les applaudissements que l'orateur venait de soulever, il les reportait tous à la Provence, objet, de son culte. L'idée provençale avait conquis les plus légitimes sympathies. Ce jour-là Mistral a remporté une de ses plus belles victoires. Une plus décisive encore lui était réservée ces jours derniers. La presse parisienne avait acclamé le succès de Mireille et de Calendal; elle avait été fort sympathique au poète; mais jusqu'à ce jour elle n'avait vu dans l'idée des félibres qu'un de ses rêves qui ne survit pas à l'instant qui le produit. Le mouvement de renaissance provençale n'avait rien de sérieux, aux yeux des critiques de Paris (bon nombre de méridionaux partageaient malheureusement cette manière de voir).

A l'exception de quelques rares esprits doués de plus de pénétration (V. notamment *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, par Michel Bréal, Hachette, 1873) qui apercevaient dans l'œuvre des félibres le germe fécond qu'elle contient, les publicistes des grands journaux n'entrevoient dans cette question rien qui méritât d'attirer l'attention de la France. Une heureuse réaction se manifeste dans les feuilles libérales les moins suspectes d'engouement pour les choses d'autrefois.

Le Temps, du 7 avril, par l'organe de M. Bréal, constate, en termes très sympathiques, les progrès du mouvement décentralisateur.

— La province, dit-il à l'occasion du congrès de Montpellier, si longtemps accusée de manquer de personnalité, se reprend à vivre de sa vie propre. Enfin l'article que M. Gaston Paris vient de publier dans le *Journal des Débats* (13 avril 1875) est tout un événement. Le savant professeur du collège de France reconnaît que le mouvement des félibres existe; il est digne de tout notre intérêt de notre attention, de notre sympathie, dit-il. Il en, constate toute l'activité, la force d'impulsion qui lui est donnée. Son caractère est des plus légitimes: il repose dans le domaine du contingent et du possible. Mais c'est précisément pour cela que ce mouvement mérite d'être suivi avec attention. Le mépriser, le railler, serait faire preuve d'une grande inintelligence; le combattre, serait extrêmement maladroit.

— Le plus sage et en même temps le plus naturel, c'est de l'accepter pour ce qu'il est, de le regarder avec bienveillance et en ne lui marchandant pas sa sympathie, de le maintenir toujours dans l'excellente voie où il est resté jusqu'à présent. Les distinctions accordées à Mistral et à Roumanille, le succès, des œuvres du premier à Paris, la présence de représentants parisiens à la fête de l'autre jour sont des preuves que les Français du nord, bien loin de voir avec méfiance et mauvais vouloir les tentatives du midi pour se refaire une littérature, aiment et encouragent tout ce qui peut augmenter les richesses et l'honneur de la grande patrie.

Une dernière remarque. A côté du patriotisme provincial, on a pu saisir à Montpellier une certaine tendance vers un sentiment bien plus général.

Rappelant le prix fondé par M. Quintana, le poète catalan, pour une pièce de poésie qui s'appellera:
— La Chanson du latin et le télégramme du lauréat italien, M. Ascali: vive la fraternité latine, M. G. Paris termine, ainsi:

— Attendons-nous à voir, au concours où l'on couronnera la Chanson du latin, figurer des représentants de toutes les nations romanes. Il y a là encore un symptôme qu'il ne faut pas négliger et que nous ne pouvons d'ailleurs qu'être heureux de constater. Les faits de ce genre ont plus d'importance qu'on n'est communément porté à le croire. Les politiques au jour le jour peuvent en sourire, mais les hommes qui mènent le monde ne les dédaignent pas. Combien on en trouverait de semblables, ignorés, méconnus ou compris par quelques-uns seulement à l'origine des plus grands événements de l'histoire contemporaine.

Voilà comment s'exprime le journal le plus autorisé (littérairement parlant) de la capitale, la feuille doctrinaire et académique que l'enthousiasme n'entraîne pas et qui ne voit dans les phases du mouvement provençal que ce que lui indique une raison froide et analytique. Pour être appréciée ainsi par *Les Débats*, il faut que l'idée félibresque (le mot est du *Journal des Débats*) ait grandi et qu'elle s'impose à l'attention du monde des lettres. Mistral doit être fier du résultat de ses puissants efforts et de son inébranlable constance. Il est un autre nom que je dois ici rappeler à côté de celui du maître: le promoteur de la renaissance provençale qui vit grandir avec un légitime orgueil celui qui fut d'abord son disciple, Roumanille qui, même avant le triomphe, posa la première couronne sur le jeune front de l'auteur de *Mirèio*. Le poète dis Oubreto a deux parts dans ce succès, celle de Mistral et la sienne.

Aix, plus qu'aucune autre ville du Midi, applaudit à ces conquêtes de l'idée provençale. Antique capitale de la province, elle a gardé religieusement le culte des souvenirs. C'est dans son sein qu'au commencement du siècle, et longtemps avant l'éclosion du félibrige à Avignon, quelques brillantes personnalités interrompirent, en faveur de la langue du pays, la prescription du silence et de l'oubli. Sans omettre M. Diouloufet, dont on lit encore avec plaisir les vers si faciles, si gais, rappelons deux grandes figures qui surent maintenir, bien haut les traditions de l'idiome méridional. Missionnaire éloquent, plus tard illustre évêque de Marseille, Mgr de Mazonod, par sa parole entraînant, éleva les âmes et les rapprocha de Dieu à l'aide de notre langue provençale. Le docteur d'Astros, conteur inimitable, poète plein de grâce et d'esprit, trouva, en voulant simplement imiter Lafontaine, des traits nouveaux et piquants qui donnent à son oeuvre un caractère d'originalité bien rare dans les travaux de cette nature. Aujourd'hui encore nos félibres aixois, en suivant la voie qui leur a été ainsi tracée, continuent avec éclat l'oeuvre de leurs prédécesseurs.

Nul n'ignore l'affinité intime qui existe entre la langue et les moeurs d'un peuple. Ces rapports, que la simple logique démontre aussi bien que l'histoire des diverses nations, sont peut-être plus frappants encore quand on étudie le passé de la Provence. Son ciel, son climat s'harmonisant avec son idiome si pur, si doux, ont, de bonne heure, développé chez elle une culture intellectuelle exceptionnelle. Dès le XII^{me} siècle, grâce à la langue romane, le midi de la France ait s'épanouir une civilisation qui frappait d'étonnement les autres pays de la chrétienté. Sous les Raymond-Bérenger les lettres, les arts, les sciences florissaient en Provence; alors, que Dante n'avait pas encore créé et fixé la langue italienne, nos troubadours provençaux charmaient toutes les Cours de l'Europe: les barbares du Nord, eux-mêmes furent touchés par la beauté de leur chant, et ressentirent l'heureuse influence du pays de Provence. Sans les ruines que les guerres des Albigeois amoncelèrent, nous admirerions l'ensemble de ces poèmes dont il ne nous reste malheureusement que des fragments, où l'on peut toutefois apprécier la vigueur, l'éclat et l'inspiration de ceux qui les conçurent.

L'influence des traditions et de la langue provençale a permis à nos pays d'Etat d'organiser sur de larges assises et de maintenir si longtemps l'ancienne constitution de la province qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui l'étudient sans esprit de parti. Sous l'égide de ces institutions, se formaient ces caractères si sages, si dignes, ces administrateurs si éclairés qui savaient allier le respect dû au pouvoir royal avec l'indépendance et la fermeté nécessaires pour le maintien des droits de la nation provençale. N'est-ce pas à l'abri de ces institutions tutélaires que grandirent ces citoyens provençaux qui devaient, après la tourmente révolutionnaire, si puissamment contribuer à réorganiser et à reconstituer la France.

Toutes les illustrations nées sur le sol de la Provence et dont la France se glorifie ont dû, à la faveur de la langue nourricière et des traditions du pays, ce caractère de grandeur et d'originalité qui les signale encore à l'attention de l'histoire.

On ne répudie pas un passé de gloire et d'honneur. La langue d'un peuple est comme le lien qui unit les générations nouvelles à celles qui ont disparu. Au lieu donc de mépriser, de dédaigner l'idiome de nos pères, coopérons de tout cœur à l'œuvre de renaissance de la langue provençale entreprise par les félibres; aidons et soutenons de nos vœux et de notre concours le plus actif la cause dont Mistral est aujourd'hui l'éminent défenseur. La grande patrie recueillera le fruit de tant d'efforts: car la Provence, s'inspirant mieux de ses traditions, de sa foi, de ses mœurs antiques, saura donner encore à la France de plus courageux citoyens, de plus héroïques soldats.

Aix, 17 avril 1875.

© CIEL d'Oc – Janvier 2005